

Introduction

Depuis fort longtemps, j'avais une dette vis-à-vis du grand ouvrage de Michel Darluc, *l'Histoire naturelle de la Provence*, dont le premier volume parut en 1782. Comme d'autres historiens ou ethnologues utilisant les matériaux pris sur le territoire provençal, après Maurice Agulhon ou bien le spécialiste des traditions populaires, Fernand Benoit, la lecture de certaines pages de cet ouvrage m'avait servi à illustrer plusieurs thèmes de recherche, comme celui des correspondances entre haute et basse Provence ou bien des différences entre les habitants des deux régions. Souvent, cet observateur remarquable, des hommes comme des paysages, offre au chercheur des notations qui sont des témoignages précieux, qu'il s'agisse de la transhumance ovine, de l'exploitation des mines de charbon ou de la culture de la vigne ou de l'olivier.

J'avais d'abord pensé à la reproduction en *reprint* de l'ensemble de cet ouvrage, jamais réédité, d'accès souvent malaisé dans les bibliothèques publiques. En y regardant de plus près, après l'examen de l'ensemble des plus de mille pages qui forment les trois volumes, l'entreprise m'a paru difficile pour plusieurs raisons. Si le texte est souvent très intéressant à plus d'un titre, il comporte néanmoins des longueurs et beaucoup de redites. Et récemment, la bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence a fait procéder à la numérisation d'un de ses exemplaires.

Plutôt que de proposer un choix des meilleurs extraits, avec des commentaires, il m'est alors apparu qu'il serait préférable de procéder à une synthèse de l'inventaire naturaliste de la Provence que peut fournir la lecture de cette œuvre. Elle constitue la partie centrale, la plus importante de ce présent livre. Mais, comme le lecteur pourra le constater, elle ne se contente pas de reproduire les observations notées par Darluc quand, dans ses voyages à travers la Provence, il cherche, comme il l'écrit lui-même, à « aller prendre la nature sur le fait ». Je me suis efforcé de replacer mon propos dans le contexte de l'époque, celui du formidable développement du savoir naturaliste à l'époque des Lumières.

Historien des structures familiales sous l'Ancien Régime, je pensais, en rédigeant ce livre sur Michel Darluc, m'aventurer seulement dans le champ de l'histoire des sciences, les sciences de la nature. Je ne savais pas encore au début de mes recherches qu'il me faudrait aussi, pour la première fois m'intéresser à l'histoire de la médecine. Bien après mes premières lectures de l'*Histoire naturelle de la Provence*, une visite à la bibliothèque de l'Académie de médecine m'a fait découvrir l'importance des publications médicales de Michel Darluc qui lui a fait mériter d'être élu membre associé de la Société Royale de Médecine. Ces articles de médecine, qui couvrent plus de deux cents pages imprimées, qu'il s'agisse de la relation des épidémies qu'il fut chargé de soigner, ou du traitement de la rage après morsure de loup enragé, demandaient une étude attentive. Elle s'est révélée riche d'enseignements dans plusieurs directions. Une des conclusions, un peu inattendue, parmi les plus intéressantes, fut de mettre en évidence les liens entre certains de ses écrits médicaux et bien des pages de son *Histoire naturelle*.

Il n'est peut-être pas tout à fait inutile de rapporter au lecteur les différentes étapes de la recherche, le lent cheminement, parfois semé d'embûches, qui ont fini par conduire à la rédaction de cet ouvrage. Il fallut d'abord prendre patiemment connaissance de l'ensemble de ce millier de pages qui forment les trois volumes de l'*Histoire naturelle de la Provence* de Michel Darluc. Il m'était déjà arrivé, depuis déjà fort longtemps, lors de visites toujours trop brèves dans des bibliothèques provençales, de rechercher, en feuilletant fiévreusement un des volumes, la citation qui me paraissait devoir constituer le témoignage le plus précieux d'une idée que j'étais en train de développer dans un livre, ou simplement un article. S'atteler à une lecture exhaustive de l'ouvrage fut pendant longtemps une épreuve difficile. Je passe rapidement sur les problèmes matériels qui furent les miens pendant plusieurs années avant que je puisse avoir dans mon cabinet l'ensemble du texte, sur ce travail de bénédictin qui consistait à transcrire, non pas la totalité du texte, tâche inhumaine, mais les passages qui me semblaient les plus parlants qui permettraient d'ouvrir les pistes que j'envisageais d'emprunter. À quelque chose, malheur est bon. Je pouvais consulter l'*Histoire naturelle de la Provence* dans la merveilleuse bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle à Paris, dont les baies vitrées donnent sur le Jardin des plantes, ce même Jardin du roi que le jeune Darluc visita régulièrement pendant son séjour parisien de deux ans, ce lieu tellement chargé de l'histoire des sciences de la nature. Cette bibliothèque était aussi le meilleur endroit pour un néophyte du savoir naturaliste où s'abreuver aux sources vives alimentées par les livres du XVIII^e siècle portant sur la botanique, la minéralogie ou l'ornithologie. Une partie de ceux que j'ai consultés, ceux qui m'ont été les plus utiles, figurent dans la bibliographie à la fin de ce livre.

Que faire de ce millier de pages, quand il m'a été possible de les lire et les relire à mon aise, les prendre et les reprendre à loisir, à partir du moment où

les trois volumes étaient à ma disposition chez moi ? Je ne pouvais m'appuyer sur aucune étude, ancienne ou récente, universitaire ou érudite, portant sur l'œuvre de Michel Darluc. Il n'en existe pas, même brève. Quelques phrases du texte sont souvent citées, utilisées par des historiens, des anthropologues, des savants, mais seulement au titre de témoignage, de mention d'un fait, d'une notation, d'un détail botanique ou ornithologique. J'ai trouvé un seul ouvrage, sous la plume d'un éminent historien de la Provence, Michel Vovelle, où dix lignes seulement sont consacrées à l'œuvre elle-même. Elles sont insérées dans son livre *De la cave au grenier*, dans un chapitre qui porte le titre suivant : « La découverte de la Provence, ou les primitifs de l'ethnographie provençale, 1750-1850 » et qui décrit les parcours et les motivations des voyageurs ou savants qui visitent la Provence. En quelques lignes, l'historien de la mort réussit à esquisser de ce qu'il appelle « l'ouvrage monumental du médecin Michel Darluc », un tableau plein de vérité. Il souligne d'emblée l'originalité de cette *Histoire naturelle* qui s'intéresse tant aux humains. Et il conclut : « Darluc est certainement l'un de ceux qui font progresser de la façon la plus concrète cette description de la Provence, de ses hommes aussi bien que de ses plantes ou de son relief. »

J'ai alors compris que j'étais seul pour analyser l'œuvre de Darluc (et sans doute le seul historien à avoir pris le temps d'en lire la totalité), seul pour la décortiquer, pour en classer les éléments afin de lui donner un sens qui parle au lecteur du XXI^e siècle sans effacer le contexte de l'époque des Lumières. Pour tenter d'arriver à ce but, il m'est apparu qu'il fallait abandonner le plan choisi par l'auteur qui suit l'ordre topographique d'un voyageur qui visite successivement les différents diocèses de la Provence. On peut suivre l'itinéraire emprunté par l'auteur en consultant la table des matières de chacun des trois volumes qui figure ici en annexe. Certains lecteurs, dès la parution du premier volume, ont reproché à l'auteur le plan géographique qu'il avait adopté, car exposant aux répétitions des mêmes observations d'un lieu à l'autre. Il est vrai que cette critique semble fondée. C'est la raison pour laquelle j'ai préféré présenter les objets traités par Darluc en les regroupant dans chacune des grandes parties de l'histoire naturelle, la botanique, la minéralogie, la zoologie. Ce n'est sans doute pas trahir la pensée du médecin naturaliste qui a donné pour sous-titre à son *Histoire naturelle de la Provence : contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans les règnes Végétal, Minéral, Animal & la partie géoponique*. Ce dernier terme, géoponique, concerne l'agronomie et les techniques agricoles. Darluc a principalement traité ce dernier sujet à propos de la culture de l'olivier, de la vigne et d'autres productions agricoles. J'ai inséré ces dernières descriptions à la fin de l'inventaire du règne végétal. Faisant suite aux trois chapitres de ce livre qui servent à analyser une partie du contenu de l'*Histoire naturelle de la Provence*, il m'a semblé indispensable d'en rédiger un quatrième qui traite de l'homme de Provence, même si la présence de l'homme est facilement

décelable dans bien des pages des trois précédents. Car, comme l'a compris Michel Vovelle, un des grands mérites de l'ouvrage de Darluc, et qui fait son originalité, c'est la place qu'il donne aux traits qui caractérisent les habitants des différentes parties de la Provence, à l'analyse des activités et conditions humaines.

Une fois pris le parti de ce nouvel agencement, il fallait encore, pour chacun des chapitres, faire un choix dans le foisonnement du livre. Dans celui du règne végétal, il n'était pas question, pour prendre un exemple, de garder l'ensemble des trois cents plantes relevées par Michel Darluc pendant ses courses botaniques dans la montagne de Lure. Il convenait d'élaguer, de retenir seulement quelques groupes de végétaux qui présentaient entre eux des caractères ou applications communs, d'éviter cette propension des naturalistes à constituer des listes les plus exhaustives possibles. Dans la rédaction du chapitre sur le règne animal, que faire des coquillages de la région marseillaise dont la sèche énumération occupe plus de quarante pages? Simplement en signaler l'existence. Les oiseaux occupent plusieurs chapitres du premier volume. Il n'était pas question de relever la bonne centaine d'espèces énumérées par Darluc. En revanche, il m'a semblé opportun d'en garder une quinzaine, parmi les oiseaux migrateurs et les oiseaux chanteurs. Ce choix m'a permis de trouver des régularités qui m'ont paru intéressantes. Dans le même but, et pour prendre un exemple méthodologique, j'ai réuni dans la même rubrique l'ensemble des jardins botaniques dont la description est dispersée au fil des diocèses visités. De la même manière, j'ai placé dans le chapitre du règne minéral, la description de tous les cabinets d'histoire naturelle mentionnés par Michel Darluc. Encore plus que les jardins botaniques, ces cabinets du XVIII^e siècle sont aujourd'hui un objet d'étude privilégié des historiens des sciences. Ces cabinets d'histoire naturelle avaient pris progressivement la place des cabinets de curiosité du siècle précédent. Les coquilles, les roches et les fossiles ont remplacé dans les vitrines, les médailles et les statuettes d'Égypte comme les parures d'Indiens. J'ai pris connaissance avec intérêt des ouvrages ou articles sur ces collections réunies dans l'un puis l'autre siècle, écrits par Antoine Schnapper, Krzyztof Pomian et Yves Lassus. La lecture de l'article « Cabinet d'histoire naturelle » dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, d'ailleurs fort bien analysé par Pomian, m'a beaucoup apporté, encore plus si je puis me persuader que Michel Darluc le connaissait.

Comment situer l'auteur de l'*Histoire naturelle de la Provence* parmi les savants naturalistes du siècle des Lumières? Quelle place lui assigner, quel rôle lui confier dans la communauté de la République des Lettres, terme assez vague, mais commode, réunissant des figures très variées, terme usité par les intéressés eux-mêmes? Les premières pages qui ouvrent ce livre et qui traitent de sa mort, vont montrer que cette place n'était pas négligeable, en particulier dans les provinces méridionales, mais même à Paris,

et peut-être à l'étranger. Quels ouvrages ont le plus influencé les choix de la rédaction de son œuvre? Il est difficile de répondre précisément à cette question. On peut d'abord être guidé par la liste des références à une œuvre et/ou à un auteur qui sont signalées dans son *Histoire naturelle*. Je les mentionne souvent dans le cours de ce livre et on en retrouve le plus grand nombre dans la rubrique *ouvrages anciens* de la bibliographie qui le termine. On peut aussi penser que cette liste était beaucoup plus longue (en s'en tenant aux sciences de la nature, sans y inclure les ouvrages de médecine). On sait, par les articles biographiques le concernant, que sa bibliothèque était très riche. Tous ces ouvrages ont permis à Michel Darluc d'acquérir une grande culture scientifique et naturaliste sans doute indispensable pour comprendre bien des phénomènes qu'il a observés dans ses voyages d'exploration de la Provence et qu'il a ensuite rapportés dans son ouvrage. Contrairement à un usage fort répandu dans son temps, il ne reprend pas à son compte les œuvres d'autrui. Il a son mode de penser, de regarder, d'interpréter qui contribue à donner à son ouvrage un caractère nouveau et personnel. Bien sûr, il a utilisé des précis déjà publiés pour donner la liste des coquillages de la région de Marseille, ou une partie de celle des poissons de la Méditerranée, et peut-être aussi enfin celle des oiseaux de la Provence. Il ne cache pas qu'il a sous la main, dans ce dernier domaine, les ouvrages de Brisson et de Buffon. Mais, au sujet des poissons, encore plus à celui des oiseaux, mes analyses des chapitres qui leur sont consacrés montrent bien, je l'espère, l'originalité de nombre des notations de Michel Darluc.

Les douze articles médicaux du docteur Darluc sont parus dans le *Journal de Médecine* entre 1755 et 1764, c'est-à-dire sur une période de dix ans pendant lesquels il était médecin de campagne à Callian. Ces textes médicaux furent rédigés et publiés très longtemps avant qu'il n'ait écrit une seule page sur ses recherches en histoire naturelle. Le projet d'un inventaire naturaliste portant sur toutes les richesses dans ces domaines de l'ensemble du territoire de Provence, date seulement des années qui ont suivi son arrivée à Aix en 1770. Les premières pages de la rédaction de son *Histoire naturelle* furent donc précédées d'une vingtaine d'années par la publication initiale sur le traitement de la rage. Et il convient de faire remarquer que ces observations se rapportent à des patients soignés près de dix ans auparavant, les blessés mordus par une louve enragée en 1747. Ce long intervalle d'une trentaine d'années entre le corpus de ses écrits de clinique et thérapeutique médicales et la rédaction de son œuvre de naturaliste ne veut pas dire qu'il ne s'intéressait pas aux sciences naturelles quand il était encore médecin de campagne. Plusieurs passages de son *Histoire naturelle* attestent de l'ancienneté de ses courses botaniques, notamment en Haute-Provence.

Je n'ai pas rendu compte de la totalité des articles médicaux de Darluc. Le choix que j'ai opéré tient à plusieurs critères. J'ai retenu d'abord les deux relations détaillées sur le traitement des nombreuses victimes de

morsures de louves enragées. Leur auteur s'y montre un adepte passionné du traitement de ce mal terrible, la rage, par le mercure. Il n'en était pas l'inventeur, mais il acquit un grand renom par ses publications sur ce sujet, de son vivant, et encore dans des ouvrages de la première moitié du XIX^e siècle. Mais l'intérêt de ces deux articles, les premiers qu'il ait publiés, quand il était encore jeune médecin dans son village natal, Grimaud, tient à d'autres raisons. En premier lieu, ils donnent des renseignements d'ordre biographique, des notations personnelles sur leur auteur, sur sa vie professionnelle, sa manière d'exercer, de soigner, sur ses déplacements. Ils apportent aussi un témoignage important pour les historiens qui s'intéressent au problème, réactualisé depuis la récente réapparition du loup en France, des attaques de *Canis lupus* sur l'homme.

Le groupe des articles qui donnent la relation des épidémies villageoises, à Grimaud, à Saint-Cézaire, au Bar-sur-Loup, que Michel Darluc eut à soigner dans ces mêmes années, méritait aussi une analyse. Il serait périlleux, et sans doute inutile, d'essayer de mettre des étiquettes modernes sur les affections décrites sous les noms de « fièvre putride & vermineuse » ou de « fièvre pestilentielle ». L'intérêt de ces communications est ailleurs. Il tient beaucoup dans le souci de faire le lien entre les conditions d'ordre climatique, environnemental et la survenue de l'épidémie. Sous la plume d'un médecin gagné aux théories néo-hippocratiques, les descriptions minutieuses des changements de température, de degré d'humidité, la force et la direction des vents, mais aussi les conditions d'habitat et d'hygiène, jusqu'au genre de vie des habitants, tiennent une bonne place dans ces articles sur les épidémies. Il est aussi intéressant de faire remarquer que ces notations d'ordre écologique, qui prennent déjà parfois la forme de ces descriptions de villages qu'on appelle *topographies*, rédigées plus de vingt ans avant la fondation de la Société Royale de Médecine et le début des travaux de Vicq d'Azyr, sont en avance sur leur temps. En ce sens, Darluc, comme une poignée de praticiens qui donnent leurs observations dans le jeune *Journal de médecine*, se révèle être en quelque sorte un précurseur. Enfin, comme pour ceux sur la rage, ces articles sur les épidémies sont riches d'enseignements sur la vie de Michel Darluc et sur sa pratique médicale.

Il m'a en effet paru essentiel de relever, à la fois dans ses écrits médicaux et dans bien des pages de l'*Histoire naturelle de la Provence*, toutes les notations, jusque dans les moindres détails, qui peuvent nous éclairer sur la vie de Michel Darluc, plus encore sur sa manière d'être, de penser, de sentir. Cette quête effectuée à la lecture de ses œuvres nous apporte peut-être plus que les quelques renseignements fournis par les courtes notices de ses biographes. L'ensemble de ces éléments nous a aidé à situer ce médecin naturaliste dans son temps, celui du siècle des Lumières, du bouillonnement des idées et du formidable essor des sciences.